

## Les CHÂTELLERAUDAIS et la GUERRE 1939-1945

Le samedi 3 décembre 2005, environ 400 personnes se sont rassemblées durant près de quatre heures au nouveau théâtre pour participer à un vaste forum consacré à l'histoire et à la mémoire de la Seconde guerre mondiale à Châtelleraut. La manifestation se tenait sous l'égide de la municipalité, du Centre châtelleraudais d'Histoire et d'Archives et des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Organisée sous la forme de trois tables rondes animées par deux historiens du CCHA, Pierrick Hervé et Gwénaél Murphy, elle fut ponctuée par le chant profond des « bluetistes » guidés par Michèle Debain. Une impressionnante mobilisation collective s'est ainsi effectuée autour du livre *Châtelleraut sous l'Occupation*, Geste éditions, du film *Allons enfants* de Bastien Chastagnier, et du site du mémorial de la Vienne réalisé par Vrid ( Vienne résistance internement déportation) [vrid-memorial.com](http://vrid-memorial.com).

Ce forum fut dédié aux morts de la ville, à ces Châtelleraudais qui avaient mis leur vie au service de la liberté contre le nazisme. Ont été cités les noms de résistantes et résistants décédés au cours de l'année 2005 : Suzanne Lavergne, Isabelle Douteau, Emile Lecointre, Paul Denis. Il fut aussi rendu hommage à tous les particuliers et familles qui ont accepté de confier leurs témoignages et leurs archives.

Ponctuée par les mises au point et les questions essentielles de Pierrick Hervé, la première table ronde fut consacrée à l'ouvrage *Châtelleraut sous l'Occupation* présenté d'abord sous les traits d'une aventure humaine. Autour de l'auteur, une véritable équipe a en effet permis au projet d'aboutir, alliant les compétences de l'archiviste Pascal Borderieux, des professeurs d'histoire-géographie Pierrick Hervé, Jean-Louis Lamouraux et Marianne Mabile, des étudiants Sébastien Joubert et Loïc Rondeau, des

collectionneurs Marc Négrault et Olivier Guignard, du photographe André Chêne, du président de la délégation territoriale des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Roland Gaillon, sans oublier l'auteur de la préface, l'historien, spécialiste de cette période, Eric Alary<sup>1</sup>. Il importe aussi de préciser qu'ont été associés, par l'intermédiaire de leurs travaux, d'anciens élèves du Collège Descartes et du Lycée Marcelin Berthelot, lauréats du Concours national de la Résistance et de la Déportation.



*Un public nombreux et attentif*

---

<sup>1</sup> Eric ALARY est l'auteur de deux ouvrages récents : *La ligne de démarcation*, éd. Perrin, 2003 et avec Bénédicte Vergez-Chaignon et Gilles Gauvin, *Les Français au quotidien 1939-1949*, éd. Perrin, 2006.



*La chorale des Bluettistes sous la direction de  
Michèle Debain*



### *L'équipe du livre*

De gauche à droite, au second rang : *Marianne Mabile, Roland Gaillon, André Chêne, Pascal Borderieux, Marc Négrault, Olivier Guignard, Sébastien Joubert, Jean-Louis Lamouraux.*

Devant, de gauche à droite : *Jacqueline Weil (témoin invité), Pierrick Hervé, Marie-Claude Albert.*

### **Les origines et les objectifs du livre**

L'ouvrage s'inspire de l'héritage des collègues qui ont déjà largement écrit sur les années 1939-1945 dans le département, particulièrement Roger Picard et Jean-Henri Calmon. C'est à la fois un aboutissement et un point de départ. Un aboutissement car il clôt huit années de travail, et un point de départ car il ne représente que le millième de l'histoire des Châtelleraudais durant la Seconde guerre mondiale.

Cette monographie prend la forme d'une synthèse des principaux sujets de la période à l'échelle d'une ville moyenne de la zone occupée. Elle tente de répondre à la fois au souhait

légitime des témoins et à celui des jeunes générations. Pour les anciens, il s'agit de laisser une trace écrite ; pour les jeunes, il s'agit de s'informer, et de comprendre afin de construire le présent sur des valeurs solides.

La démarche repose sur le croisement de sources écrites et orales. Les sources écrites officielles sont issues des archives municipales en priorité, surtout la correspondance du cabinet du maire, mais aussi les arrêtés, les délibérations du conseil municipal, ainsi que des archives départementales, notamment les rapports de la préfecture et de police. Nous y avons ajouté la presse, en sachant que durant l'Occupation, elle était entièrement sous le contrôle des autorités occupantes et de Vichy, et les documents du Centre d'Archives de l'Armement à l'ancienne manufacture.

Pour appréhender l'évolution de l'opinion châtelleraudaise, il fallait absolument étayer l'analyse par des témoignages et des archives privées. Ont donc été exploités des entretiens réalisés par Jean-Louis Lamouraux avec des élèves du Collège Descartes de 1984 à 1987. Des entretiens plus que précieux, car aujourd'hui la plupart des témoins entendus sont décédés. Ils ont été complétés par 28 témoignages réalisés de 1999 à 2005 incarnant divers itinéraires : des hommes et des femmes, du résistant communiste au résistant « gaulliste », de l'athée au croyant, de l'ouvrier à l'intellectuel, du prisonnier de guerre au déporté, du requis pour le travail obligatoire au réfractaire, du notable à l'exclu étranger, juif, ou Tzigane, etc.... En dépit de leur tardive collecte, ils renseignent sur la perception des habitants : perception de l'arrivée des troupes d'occupation dans la ville, des réquisitions, du rationnement, premières réprobations, qui deviennent chez certains –une minorité en 1940-1941– résistance. Les témoignages mettent en évidence la complexité des comportements et interdisent tout schématisme exubérant. On se trouve là en pleine relativité historique et c'est ce qui interpelle le chercheur. Afin d'organiser cette campagne de témoignages (qui peut toujours

se poursuivre), ont été sollicitées des associations – les plus diverses possibles – afin de respecter les mémoires au pluriel : FNDIRP (Fédération Nationale des Internés Résistants Patriotes) Prisonniers de Guerre, Victimes du travail forcé dans les camps nazis, Association d'aide aux gens du voyage (ADAPGV) qui ont toutes porté la plus digne attention à l'initiative. Plusieurs familles ont accepté de coopérer à ce travail d'histoire, avec un grand souci d'authenticité, d'autant plus louable que certaines ont été très éprouvées par la perte d'un ou plusieurs proches.

Outre ces témoignages oraux, nous avons également eu la chance de disposer localement de mémoires écrites, contemporaines des faits comme celles d'Aimé Souché, de l'abbé Longer, des articles de Louis Ripault dans le *Glaneur Châtelleraudais* (revue d'histoire locale fondée en 1933) qui permettent d'affiner la réflexion sur l'opinion de l'élite intellectuelle. Afin de compléter la connaissance des acteurs locaux, des fonds iconographiques intéressants ont également été exploités tel le fonds Eugène Arambourou grâce à la contribution du photographe André Chêne répertorié et légendé par Marc Négrault, et le fonds du Musée Sully mis à disposition par la conservatrice Sophie Brégeaud. Soulignons que du fait de l'interdiction de la photographie en zone occupée, les clichés officiels existants ne peuvent donc que représenter des scènes de complaisance ayant reçu l'aval des Allemands. Ces derniers se faisaient photographier en studio pour leur famille mais la photographie a également été exploitée à des fins de propagande.

Si Châtelleraut incarne à maints égards un condensé de l'histoire nationale, la ville recèle par ailleurs des spécificités riches d'intérêt. La première réside dans la proximité de la ligne de démarcation (à moins de 20 kilomètres) qui en fait une ville de transit pour toutes sortes de réfugiés, y compris des « Juifs ». La deuxième concerne la

présence d'une importante usine d'armement, la Manufacture Nationale d'Armes entièrement réquisitionnée au service de la production de guerre allemande. Quant à la troisième, il s'agit de l'instabilité administrative dans la ville occupée qui ne connaît pas moins de trois maires et cinq sous-préfets pendant la période :

Les maires :

*Louis Ripault(jusqu'au 7 mars 1941- révoqué en tant que radical-socialiste)*

*Robert Duthuzo (jusqu'au 6 avril 1944, démissionne)*

*Joseph Aymard ( 1° adjoint, remplace Robert Duthuzo jusqu'au 6 septembre 1944)*

*Retour de Louis Ripault qui sera élu à nouveau maire le 19 mai 1945*

Les Sous-préfets :

*Robert Duthuzo( avant 1940)*

*AndréBousquet(1940-novembre 1942)*

*BonnaudDelamare (Novembre1942-janvier 1944)*

*Ottaviani(janvier-mars1944)*

*Marcel Wiltzer( mars 1944-septembre 1946)*

Au final, 360 pages de texte et quatre cahiers d'illustrations, soit 120 illustrations, et d'exceptionnels poèmes écrits par des Châtelleraudaises et Châtelleraudais.

Trois angles de vues : l'angle des pouvoirs, de l'opinion, des individus. Trois parties : la ville mobilisée et occupée, un pôle de résistances, mémoires de la ville libérée, résumées en images DVD lors du forum.

### **Première séquence : la ville mobilisée et occupée**

Avant-guerre, les 19.369 habitants que compte la ville vivent au rythme des accents pacifistes de leur maire, Louis Ripault, radical-socialiste, plusieurs fois réélu depuis 1925. Au mois d'août 1938, il avait organisé une manifestation pacifiste à l'Hôtel de Ville lors du congrès de l'Union des victimes de guerre, sans pour autant adhérer aux conclusions de la conférence de Munich que Léon Blum avait qualifiée de « lâche soulagement ». Un an plus tard, le désir de paix devient caduc lorsque le 2 septembre 1939, le haut-parleur du kiosque des promenades Blossac lance l'ordre de mobilisation.

Plusieurs centaines de jeunes Châtelleraudais rejoignent alors la ligne Maginot. L'un des témoins, Pierre, mobilisé dans le 20<sup>ème</sup> régiment d'artillerie relate sa « drôle de guerre » et sa captivité après la défaite de mai 1940. 400 Châtelleraudais ont été prisonniers en Allemagne dans l'un ou l'autre des 69 stalags. Certains d'entre eux ont connu une captivité encore plus dure en Russie. Nous avons aussi capté le regard des enfants sur la longue captivité de leur père.

Dès le déclenchement des hostilités et même avant, la ville doit accueillir plus de 5000 réfugiés. Ce sont d'abord des familles de Républicains Espagnols chassés par Franco et la guerre civile qui arrivent dès septembre 1936, essentiellement des femmes et des enfants. Parmi les principaux lieux d'hébergement, on peut citer l'ancienne caserne de Châteauneuf. Puis, le 30 octobre 1939, 18.000 Mosellans évacués doivent être répartis dans les communes de l'arrondissement avant d'être rejoints par les réfugiés de



l'exode en mai-juin 1940 : des Belges, des Parisiens, des Valenciennois...

Après l'armistice du 22 juin 1940, la ville se trouve dans la zone occupée, à moins de 20 km de la ligne de démarcation qui traverse le bourg de Pleumartin<sup>2</sup>. Dans le département de la Vienne coupé en deux, le secteur devient une stratégique zone de passage vers la zone non occupée (Chauvigny par exemple). Dès le 20 juin 1940, le maire avait déclaré la ville « ouverte » pour protéger la population et le 23 juin la première motocyclette de la Wehrmacht fait son entrée sur le boulevard sous le regard intrigué des curieux, avant-garde d'une terrible « invasion » de 3 000 Allemands. Il fallut réquisitionner les seize hôtels de la ville, les écoles, les deux collèges, la caserne de Lâage, de nombreux immeubles...<sup>3</sup> Le centre administratif des autorités d'Occupation s'étend de la sous-préfecture au quai de la Vienne, les principaux lieux de décision se trouvant Boulevard Blossac. Dans le cadre de l'organisation militaire de la Wehrmacht, Châtelleraut est une Kreiskommandantur qui dépend de la Feldkommandantur 677 de Poitiers. Les soldats sont répartis dans plusieurs cantonnements qui ceinturent la ville, tels celui de la Brelandière où s'effectuent les manœuvres militaires et celui d'Ozon.<sup>4</sup> Ce dernier est le plus important et regroupe près de 200 Allemands en 1941. Les habitants doivent se mettre à l'heure allemande et s'habituer à la relève de la garde devant l'Hôtel de Ville. Grâce à la diligence d'André Chêne et au travail de Marc Négrault, le fonds Arambourou nous a permis d'identifier les différents types d'Occupants : des officiers de la Heer en 1940 (Armée de Terre), de simples conscrits en général très jeunes, des vétérans (dont l'un porte la boucle lisse de la Légion Condor qui a sévi durant la Guerre

---

<sup>2</sup> Carte de la Vienne occupée dans *Châtelleraut sous l'Occupation* p. 26.

<sup>3</sup> Ibid, plan des lieux réquisitionnés p. 328.

<sup>4</sup> Croquis extrait du journal du soldat allemand Jacob Gottfried Braun, 1941, p. 128 (cahier photo).

d'Espagne), de jeunes Flieger de la Luftwaffe (Armée de l'Air), des membres de la Waffen- SS ( clichés datés d'avril 1944) appartenant à la 17<sup>ème</sup> division SS « Götz von Berlichingen », une division très dure qui aurait vraisemblablement contribué au massacre du village-otage de Maillé en Indre-et-Loire.

La vie quotidienne se déroule au rythme des ordonnances. De juin à décembre 1940, 19 avis et ordonnances ont été placardés sur les piliers de l'Hôtel de Ville pour exiger des Châtelleraudais, le dépôts des armes, des T.S.F, le respect du couvre-feu, de l'extinction des lumières après 20 heures, ou bien pour menacer la population de représailles en cas de sabotages. Il faut aussi compter avec l'interdiction de circuler et la distribution contrôlée des laissez-passer. Pour franchir la ligne, il valait mieux éviter les jours de patrouille et les points de passage les plus surveillés par les douaniers allemands tel Chauvigny. Comme partout, les habitants sont soumis au rationnement de l'alimentation, des textiles et des chaussures. Les rations étaient établies par le service de ravitaillement de la Préfecture et Châtellerauld se plaint de disposer de rations insuffisantes par rapport à sa population croissante.

Le gouvernement de Vichy, mis en place le 10 juillet 1940, épure le personnel administratif et révoque des maires jugés trop hostiles. C'est le cas de Louis Ripault destitué le 8 mars 1941 et remplacé par l'ancien sous-préfet, Robert Duthuzo. La propagande bat son plein et le nouveau maire est reçu à Vichy par le Maréchal Pétain au sein d'une délégation de la Région Poitou-Charentes, le 4 septembre 1943. Le programme de la Révolution Nationale encadre particulièrement la jeunesse et propose la construction de terrains de sport. Le stade olympique châtelleraudais (S.O.C) date de cette époque. Les partis collaborationnistes minoritaires mais présents arborent leurs slogans antisémites. Sur l'un des tracts du Parti Populaire Français (de Jacques

Doriot)<sup>5</sup>, on peut lire : «*Il faut améliorer les races d'hommes comme on doit améliorer les races d'animaux* ».

Quant à la manufacture d'armes, à la suite de l'armistice, elle devient propriété de la Wehrmacht et le personnel se trouve contraint à travailler pour l'industrie du Reich. Elle est placée sous la direction du Treühander Sperling, un ingénieur militaire allemand. Magasins et bureaux sont entre les mains de fonctionnaires allemands. A partir du quai de la manufacture, les pièces détachées sont acheminées vers l'Allemagne par chemin de fer. Détaché au service de l'Etat hitlérien, le directeur français, Lucien Vergnaud, collabore pour intégrer l'entreprise dans l'économie allemande. De multiples notes de service réglementent le travail des ouvriers, par exemple l'interdiction de marcher à moins de 5 kilomètres à l'heure dans l'enceinte de la manufacture. Les mesures de réquisitions du commissaire allemand à la main d'œuvre, Sauckel, déclenchent la manifestation du 26 novembre 1942. 504 ouvriers de la manufacture étaient requis pour aller travailler en Allemagne. C'en est trop et cette date marque une étape importante dans la résistance châtelleraudaise.

La situation est encore plus critique pour les exclus que l'occupant et les hommes de Vichy stigmatisent. L'automne 1940 voit tomber des mesures autoritaires à l'encontre des étrangers, des Juifs et des Tziganes. Les 30 et 31 octobre la Feldgendarmarie recense tous les étrangers ; le 4, une ordonnance allemande décrète l'internement de tous les Tziganes de la zone occupée : une famille tzigane du Châtelleraudais est alors internée au camp de la route de Limoges à Poitiers puis transféré à partir de 1941 au camp de Montreuil-Bellay. Au même moment, les 3 et 4 octobre 1940, le gouvernement de Vichy édicte les premières mesures antisémites. Environ 70 personnes cataloguées comme

---

<sup>5</sup> Tract du 3 avril 1941, p. 97

« Juives » résident dans la ville. Onze d'entre elles possèdent des commerces. Depuis 1913, Samuel Weil tient un magasin de confection sur le boulevard Blossac. Il est contraint d'y apposer la pancarte « magasin juif » ; il avait eu le courage d'ajouter une affiche tricolore avec la mention « *Trois générations d'anciens combattants* ». Dans la ville comme ailleurs, les discriminations s'accélérent, du tampon juif sur la carte d'identité à l'étoile jaune achetée au commissariat et cousue obligatoirement sur le revers gauche à partir du début du mois de juin 1942. La fille de Samuel Weil, Jacqueline, témoin majeure, présente à notre forum, a apporté son étoile et la montre au public en affirmant : « *Il fallait la coudre solidement. Il n'y avait pas de distinction de sexe ; c'était pour tous : « JUIF* ». Jacqueline était d'autant plus révoltée par ce signe discriminatoire qu'il avait provoqué la disparition de son père en déportation. Samuel Weil a été arrêté à la fin du mois de septembre 1942 par la Gestapo sur le pas de sa porte, sous prétexte qu'il ne portait pas son étoile. Un fait qui annonçait la grande rafle des 9 et 10 octobre 1942 dont furent victimes le tiers des Juifs de la région de Poitiers. Que sont devenus les enfants juifs dont les parents avaient été arrêtés, internés au camp de la route de Limoges à Poitiers, à Drancy puis déportés à Auschwitz ? Certains ont été placés dans des familles châtelleraudaises par le rabbin Elie Bloch comme le jeune Robert Frank, hébergé dans la famille Weil en 1943, venu témoigner dans notre ville il y a peu de temps.

## **Un inoubliable moment pour l'histoire et la mémoire locale**

Jacqueline Weil lit le poème qu'elle a écrit en 2002. Il relate un épisode qu'elle situe probablement en 1943, après l'arrestation de son père. Dans la rue Bourbon, un soldat allemand avait refusé de descendre du trottoir pour la laisser passer. Eprise d'un profond sentiment de révolte, elle était parvenue à ne pas céder : « *Je risquais la déportation... Mais je ne pouvais pas avoir peur de ces gens-là. C'est assez paradoxal. Je portais l'étoile avec ostentation.* »



## Brève rencontre

*Nous étions jeunes tous les deux  
Moi, je m'en souviens comme si c'était hier  
Toi si tu n'es pas mort, tu dois avoir oublié  
C'était dans une rue pavée, une vieille rue de ma ville natale,  
Châtelleraut,  
Je marchais sans penser à rien  
Et tout à coup, je t'ai aperçu  
J'étais Française et tu étais Allemand  
Evidemment tu étais Allemand,  
Sanglé dans ton uniforme  
C'est un homme et je suis une femme  
C'est à lui de descendre du trottoir  
Un trottoir étroit où nous ne pouvions pas nous croiser  
Mais il se trouvait que je portais l'étoile jaune  
L'étoile juive  
Désinvolte, il a continué sa marche  
Et moi aussi  
Puis nous nous sommes touchés  
Ma poitrine contre ta poitrine  
Ma poitrine où mon cœur battait à se rompre  
Un petit rebord m'a permis de ne pas perdre la face  
De ne pas descendre  
Mais quand même*

*J'avais cédé en montant soit*

*Mais j'avais cédé*

*C'est à ce moment là que j'ai éprouvé non pas la peur*

*Mais la haine*

*Il y a soixante ans de cela. Je sens encore ta poitrine contre  
la mienne.*

Jacqueline Weil, 2002

## **Deuxième séquence : un pôle de résistances**

A l'image de la résistance locale, cette séquence se décline au pluriel.

La résistance châtelleraudaise porte l'empreinte de la manufacture d'armes qui en devient le berceau dès octobre 1940. De jeunes ouvrières s'engagent alors dans l'organisation spéciale des Francs Tireurs Partisans (O.S.F.T.P), à l'instar de Léone Baugé, de Renée Moreau, témoin majeur de notre forum. De 1941 à 1943, elles ont clandestinement confectionné des papillons tricolores contre Hitler et Vichy, contre le STO, qu'elles distribuaient et qu'elles collaient sur les murs et les poteaux de la ville. Elles ont milité sous les ordres des chefs communistes de la résistance FTP comme Camille Blanzat et les frères Marit. Des communistes traqués à partir du 23 juin 1941 à la suite de l'opération Barbarossa en URSS. Les premières vagues d'arrestations touchent de près les communistes châtelleraudais, dix d'entre eux, arrêtés le 23 juin 1941 font partie des 45.000 déportés politiques pour Auschwitz. Seulement trois ont survécu. Pour ces résistants poursuivis, les abris sûrs sont précieux, comme celui de la villa « Roger » aux Charraults, chez Albert et Marguerite Hilaire. Elle compte au nombre de ses protégés, le colonel Henri Rol-Tanguy, Germinial Martel alias « Le Rouquin »,



Sidou alias « Antoine ». Certains responsables FTP comme Maurice Bourgois, responsable régional, Paul Quillet (également FFI) et Nérone Fontano ( FTP- MOI – main d'oeuvre immigrée) ont été fusillés.

De jeunes scouts et ouvriers chrétiens ont joué un rôle important dans la Résistance châtelleraudaise. Si le Cercle d'action catholique (immeuble de l'actuel Nouveau théâtre) était occupé, l'abbé Jean Chesseron, aumônier de la jeunesse ouvrière chrétienne (J.O.C) avait su trouver d'autres lieux pour aider les jeunes catholiques à sauvegarder leur liberté. La ville comptait 250 jocistes à la fin des années 1930 dont Pierre Mittaud, employé à la Manufacture et important agent de liaison dans la résistance, arrêté dans des conditions dramatiques et mort en déportation. Il avait notamment oeuvré avec le réseau Marie-Odile.

Important réseau de renseignement et d'évasion d'une centaine de membres, le réseau Marie-Odile est dirigé au niveau local par Arsène Lambert, directeur d'école. Le chef de gare Albert Rabine et des cheminots y exercent des fonctions essentielles. Démantelé par dénonciations en février 1944, plusieurs de ses membres ont été arrêtés et déportés. C'est le cas d'Arsène Lambert et de son fils Jean, étudiant au Lycée Henri IV à Poitiers et mort en déportation. Passionné de peinture et d'aviation, il a laissé de sublimes dessins de guerre et de résistance, notamment de la bataille de Londres, ville avec laquelle il communiquait par radio et radar.

De jeunes Châtelleraudais ont en effet très tôt songé à rejoindre la France Libre. Ayant échoué à plusieurs reprises à l'été puis l'automne 1940, plusieurs tentent à nouveau leur chance en 1943 dans le cadre de la France Combattante. Georges Schmidlin, fils de la directrice du collège de jeunes filles Berthelot alors occupé, et étudiant à Paris, est l'un de ceux-là. Après multiples périples, il parvient à Alger via l'Espagne, entre dans le premier commando de France, mais

meurt des suites de ses blessures lors des combats de la libération de Belfort le 20 novembre 1944<sup>6</sup>.

Le printemps 1943 constitue un moment-clé de la résistance châtelleraudaise en raison du déclin de l'instauration du Service du travail Obligatoire ( S.T.O). Comme partout, cette mesure soulève la réprobation générale. Les ouvriers de la manufacture avaient déjà subi les premières réquisitions dès septembre 1942 et certains Châtelleraudais tel Jean Redon avaient été requis par l'organisation Todt sur les chantiers de l'Atlantique. On estime à environ 800 le nombre de Châtelleraudais partis au titre du STO, souvent par crainte de représailles sur leur famille, comme les jocistes Paul Perrin et Colbert Lebeau. Cet employé de banque a été condamné et meurt en déportation à cause de ses convictions religieuses, jugées dangereuses par le décret nazi du 3 décembre 1943. Le mouvement réfractaire se développe dès juin 1943 où 60 % des requis châtelleraudais refusent soit de se rendre à la visite médicale, soit de partir. Ils trouvent plus facilement des « planques » à la campagne et bénéficient du soutien de l'opinion. Certains simulent la folie ou profitent de la première permission pour ne pas repartir en Allemagne.

L'opinion bascule donc à cette période en faveur de la résistance. Les autorités officielles déplorent les sabotages croissants. L'un des plus marquants dans l'histoire locale a eu lieu le 18 mars 1944 sur la voie de chemin de fer entre Ingrandes et Châtelerault : le décès de 46 Allemands et de quelques notables a déchaîné les feux dissuasifs de la propagande officielle.

Les maquis s'implantent autour de la ville à partir de juillet 1943, mais leurs effectifs enflent surtout à l'été 1944. Comme ailleurs, ils se divisent en deux tendances : les maquis FTP comme le maquis « Jacky » fondé par Guy Collas et les maquis issus de l'Armée secrète. Parmi ces derniers, se trouve

---

<sup>6</sup> Voir livre p. 182.

le maquis Lagardère du nom de son chef André Baudinière, qui regroupe un effectif important et effectue des actions spectaculaires comme l'évasion d'Henri Baudinière, frère de Lagardère, blessé et incarcéré à l'Hôtel-Dieu à Poitiers, le 8 juillet 1944.

Parmi les autres maquis importants du secteur Châtelleraudais, on peut citer le maquis de Scévollès, que rejoignent plusieurs jeunes réfractaires.

Les combats de la Libération se préparent désormais sur le terrain et la région n'est pas en reste. S'opèrent près de Châtelleraudais de nombreuses missions du Spécial Air Service ( SAS ), ces commandos de parachutistes de la France Libre composés d'un agent britannique, d'un agent américain et d'un agent français. Un premier commando avait été droppé dans le secteur de Châtelleraudais lors du bombardement du 11 juin 1944. Puis sous les ordres du capitaine Simon, des agents de Londres ont été parachutés dans la nuit du 2 au 3 août 1944 afin de bloquer la retraite des convois ennemis vers le nord-est. Moïse Obadia fait partie de ce 3<sup>ème</sup> commando SAS comme caporal radio. Ce Français d'Algérie, engagé en 1943 dans les Forces Françaises Libres (FFL), puis formé aux opérations commando en Ecosse, arbore la devise du SAS « Qui ose gagne ». Le 3<sup>ème</sup> SAS entre en relation avec les maquis pour préparer et réceptionner les parachutages d'armes et de munitions. Plusieurs clichés du fonds Arambourou montrent des SAS britanniques, des maquisards et même des Jedburghs américains, espions alliés ayant opéré dans la Vienne après le débarquement du 6 juin 1944.

L'amplification de l'activité résistante dans le secteur s'accompagne d'une répression de plus en plus féroce. Les témoignages des Châtelleraudais internés à la prison de la Pierre Levée dénoncent tous des interrogatoires « musclés » des policiers français, personnels de la section des affaires politiques ( S.A.P ) et des miliciens. La plupart des déportés

politiques ont transité par les camps de Romainville (pour les femmes) et de Compiègne (pour les hommes). Il nous reste les rares cartes-lettres censurées qu'ils ont fait parvenir à leur famille avant de rejoindre les camps de concentration nazis : « *Ne vous inquiétez pas pour moi..* » écrit l'un d'entre eux de Compiègne à son épouse le 14 janvier 1942 tandis que Léone Baugé, internée à Romainville, affirme à ses parents le 2 avril 1943 : « *j'ai droit qu'à deux cartes par mois..* ». 70 Châtelleraudais ont été déportés. Plus de la moitié n'ont pas survécu : tragiques itinéraires de ces femmes et de ces hommes transférés de camp en camp comme de vulgaires « paquets immatriculés, voire tatoués ». Le résistant FTP Paul Denis, agriculteur à Ingrandes, qui vient de nous quitter avait été tatoué dans l'enfer d'Auschwitz. Rappelons que plusieurs déportés Châtelleraudais ont subi Auschwitz et que certains y sont morts, notamment les déportés du convoi des 45.000 dont Alphonse Rousseau, Paul Bailly, le jeune Pilorget... Aux côtés de tous ces déportés, la ville compte aussi 19 fusillés dont 14 à Biard, 3 au Mont Valérien à Suresnes, un à Bordeaux et un en Allemagne.

A l'issue de la deuxième séquence d'images, Jean-Louis Lamouroux, professeur d'histoire-géographie au collège Descartes, aujourd'hui retraité, a fait partager au public sa perception pédagogique de l'histoire de la résistance locale : du réalisme, de la prudence et de l'écoute.



*Jean -Louis Lamouraux répond aux questions de Pierrick  
Hervé*

### **Troisième séquence : mémoires d'une ville libérée**

Trois bombardements alliés s'enchaînent durant l'été 1944 : le 11 juin sur la gare et le quartier de la sous-préfecture, le 15 juin sur la forêt et le 10 août en centre-ville. Afin d'organiser la protection de la population, le service de défense passive avait prévu le 7 juin la construction de tranchées publiques au centre-ville, allées Blossac pour 45 personnes et d'abris familiaux. Tous ces travaux n'ont pas été réalisés. Heureusement, les bombardements ont été moins meurtriers que dans les villes côtières ; cependant on déplore onze victimes le 11 juin 1944 dont le commissaire de police.

Il ne faut pas oublier que la Libération a deux visages et que sa face douloureuse porte les cicatrices des dernières exactions commises par des troupes allemandes en fureur avant de quitter la ville: 4 fusillés dans le collège Berthelot le 25 août 1944.... La face plus heureuse s'incarne le

1<sup>er</sup> septembre 1944 dans la réussite des longues négociations menées par le sous-préfet Marcel Wiltzer en coopération avec le maire et le commissaire de police Marcel Bichat pour le sauvetage du pont Henri IV miné, comme tous les autres ponts. Certains comme le pont de la Gornière ne furent pas épargnés.

Entre le 4 et le 6 septembre 1944, Louis Ripault est rétabli en tant que maire dans la ville libérée. Un mois plus tard, le Conseil municipal de Libération est mis en place. Après avoir œuvré à la périphérie, les maquis affirment leur présence lors des défilés officiels dans la ville, autour de l'autorité départementale des Force Françaises de l'Intérieur : le colonel Bernard. L'Hôtel de Ville pavoise aux couleurs des Alliés : sur les banderoles, la devise républicaine Liberté, Egalité, Fraternité. Une foule innombrable assiste à la levée des couleurs et entonne la Marseillaise. Le maire prononce le discours officiel. La manufacture est officiellement libérée le 7 septembre 1944 et le colonel Brisorgueil est nommé directeur. Les défilés de la libération se poursuivent jusqu'au 17 octobre 1944 et par solidarité avec l'Alsace, la ville célèbre la libération de Strasbourg le 23 novembre 1944.

Mais plusieurs maquisards, loin de s'extasier dans l'euphorie des fêtes de la Libération, partent comme combattants volontaires dans les poches de l'Atlantique, notamment à Royan et La Rochelle. Certains y perdent la vie. La Libération est bien une « joie douloureuse »<sup>7</sup> car ni la liesse populaire ni les cortèges officiels n'occultent le poids des morts. Lourde de sens est la gerbe que déposent les autorités ce 11 novembre 1944 au pied du Monument aux Morts du Jardin Public. L'image des obsèques d'André Baudinière le 27 septembre 1944, chef du maquis Lagardère, décédé subitement sur la route de la Roche-Posay a marqué les

---

<sup>7</sup> Expression employée par l'historien Philippe Buton, *La joie douloureuse, la Libération de la France*, éd. Complexe, 2004

mémoires, tout comme l'émouvante cérémonie de retour des Martyrs le 10 novembre 1944 lors du rapatriement des corps des résistants fusillés, inhumés au cimetière de Châteauneuf.

Les temps sont encore durs. Pour reprendre la vie normale, les pouvoirs publics et la population sont partagés entre l'idéal de la Résistance, mis à l'honneur dans le serment de l'Hôtel de ville de Paris le 17 décembre 1944 et la réalité : rationnement, pénurie, fraude... Et puis il faut compter avec l'interminable attente d'un être cher. Les retours des « absents » s'échelonnent de mai à septembre 1945. Le rapatriement des prisonniers de guerre, des travailleurs requis, des déportés s'avère long et pénible. Certains déportés comme Aristide Pouilloux et Raymond Jamain ont connu les marches de la mort après la sinistre évacuation du camp de Sachsenhausen. Le mot d'espoir de Léone Baugé à son retour du camp de Ravensbrück prend alors toute sa force.



*Archives particulières*

1945 est aussi le temps des fêtes et des commémorations. Le 12 mai 1945, le docteur David reçoit le drapeau de la Croix Rouge française et le 2 septembre 1945 se déroule le somptueux premier anniversaire de la Libération autour de la symbolique du « bon roi Henri » Le « roi du maquis » est accueilli par une haie d'honneur de courtisans arborant la Croix de Lorraine.

Depuis cette date, la mémoire s'est construite au fil des générations dans des lieux marqués : stèle du quai des Martyrs, stèle des fusillés dans le cimetière de Châteauneuf, stèle d'Arsène et Jean Lambert dans la cour de l'école Henri Denard, stèle du facteur Camille Audinet dans la forêt, nombreuses plaques en mémoire d'un résistant ou d'un groupe de victimes.

Pour protéger cette mémoire, Pascal Borderieux a conclu cette troisième séquence sur l'importance du dépôt et de la conservation des archives publiques, mais aussi privées, familiales et sur les possibilités d'y accéder facilement pour faire vivre la démocratie. Les propos de l'historien Eric Alary ont alors précisé la pertinence de la micro-histoire et de synthèses conduites à diverses échelles, du local au national. Il a également esquissé des champs historiques futurs : *« Pourquoi pas une histoire de Châtellerault après 1945 ? »*





*Pascal Borderieux (à gauche) et Eric Alary (à droite)*

Ont ensuite suivi les deux autres tables rondes ( cf clichés ci-joints):

-l'une consacrée au documentaire de Bastien Chastagnier, *Allons enfants*, construit à partir des trois témoignages majeurs de Jean Dumontet, Marcel Fillaud et Renée Moreau sur la manifestation du 26 novembre 1942 à la Manufacture, invités d'honneur au forum. Un film plein d'authenticité et d'émotion, qui permet de bien comprendre le système des réquisitions de main d'œuvre et la perception des ouvrières et ouvriers.

-l'autre centrée sur la présentation d'un nouvel outil mis à la disposition du public pour s'approprier l'histoire de cette période : le site du mémorial de la Vienne, fondé par le collectif associatif VRID (Vienne, Résistance, Internement, Déportation), présidé par Jean Amand et animé par Yannick Deport,

agent-mémoire à l'ONAC (Office national des Anciens Combattants) : **vrid-memorial.com**, un site qui ne demande qu'à être connu, utilisé et alimenté.

*Autour du film 'Allons enfants' de Bastien Chastagnier*



*De gauche à droite : Jean Dumontet, Renée Moreau, Gwénaél Murphy et Bastien Chastagnier*

*Le site de VRID*



*Jean Amand, président du collectif d'associations VRID, et  
Yannick Deport (ONAC)*

Plus qu'un simple soixantième anniversaire, 2005 marque l'entrée définitive de la Seconde guerre mondiale dans l'histoire. Les enjeux de mémoires sont et doivent rester présents, notamment dans l'éducation de la jeunesse, mais ils doivent être sous-tendus par des explications historiques de plus en plus précises et authentiques. Se souvenir c'est comprendre. C'est pourquoi, cette entreprise de travail historique châtelleraudais est réalisée au profit des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, les droits d'auteur étant réservés au financement des travaux

pédagogiques sur ce thème auprès des scolaires de la ville. Dans ce domaine, les projets ne manquent pas puisqu'en 2006 deux classes de Troisième des Collèges Georges Sand et René Descartes partent pour « Pitchipoï » (c'est ainsi que des déportés juifs désignaient Auschwitz qualifié à l'époque de « destination inconnue ») via Drancy et Berlin. Et en 2007 une classe de Première du Lycée M. Berthelot réalisera un projet transdisciplinaire en Auvergne, au Chambon-sur-Lignon sur les traces d'enfants juifs cachés et au Mont Mouchet au cœur des maquis.

Marie-Claude ALBERT